

Aspects psychohistoriques du conflit de Yougoslavie dans la crise de croissance de la CEE en devenir

Robert Liris

**Professeur d'Histoire, écrivain, psychohistorien.
Président de la Société Française de Psychohistoire.**

** Malaises profonds, conflits ouverts et retour du refoulé dans la nouvelle Europe.*

Histoire collective et histoire individuelle ont un souci identique: celui de produire des explications recevables dans le moment pour s'éviter de changer quoi que ce soit à nos manières d'être et de faire. Mais comment se prémunir de l'éternel retour du refoulé sinon par la guerre et la mort? Tout se passe comme si l'histoire humaine avait la prétention de s'inscrire dans le Temps alors qu'il ne s'agit que d'une simple durée à l'échelle d'une espèce qui passe, la nôtre!

Les instruments quantitatifs de l'économisme nous tombent des mains quand les événements qui nous bousculent ont surpris la plupart des observateurs et surtout les peuples. L'historien rentre en lui-même, ce lieu de "l'infranchissable noyau de nuit" de la résistance et se laisse envahir par une subjectivité qui révèle, certes bien moins de faits précis que les textes, mais dit autrement, verbalise, imagine dans l'ordre imprécateur du fantasme, du lapsus ce que, de toute façon, il ne parvenait pas à entendre. Le psychohistorien, ne remplace pas l'historien, il vient après, en général au plus mauvais moment, dans le temps des grandes catastrophes, comme un familier de la victime, accouru trop tard recueillir du mourant inspiré la parole inaudible.

Les causes des attitudes collectives et les mieux partagées des peuples, comme l'entrée en guerre, voire la panique boursière, une mode, une pratique sociale, sont peut-être inscrites dans l'inconscient de chacun, activées par un choc ou un effondrement collectif paranoïaque dans l'instant ou la période présente, transmise de façon évolutive, à notre insu, par une spirale éducative depuis plusieurs générations. A tout instant un antagonisme séculaire peut resurgir; de nouvelles fractures politiques, comme chevauchant les plaques enfouies d'un continent ancien, ravivent, au moment d'un effondrement de la Nation ou de l'Etat, des guerres que l'on croyait oubliées ou à jamais bannies. La République Française de 1940 se renie contre toute attente et la France des Lumières retourne pour un temps à son idéal monarchique de façon caricaturale et tragique; les états yougoslaves renoncent au fédéralisme

associé au centralisme démocratique du Parti, les républiques de l'ex. URSS se déchirent. Que restera-t-il de l'Etat belge si le fait intégrateur européen persiste à réveiller dans les mémoires collectives wallonnes ou flamandes des élans de séparatisme suranné? Dans les discours la partition du royaume est évoquée publiquement. Le modèle séparatiste à l'amiable (la mauvaise conscience de tous les divorces qui se veulent des séparations plus que des naufrages) de l'Etat Tchécoslovaque est à l'ordre du jour tant pour les Flamands que pour les "rattachistes wallons". En fait c'est autour de Bruxelles, éternelle pomme de discorde que s'exacerberont les tentations mini-nationalistes. Une ville convoitée est toujours la pomme de discorde des affrontements nationalistes ou ethniques. Cela au moins l'histoire, ce discours qui nous échappe, le répète dans le temps et l'espace du nouveau monde à l'ancien, de l'orient à l'occident. Tous les états à l'unité nationale récente de l'Europe seront-ils fragilisés par la machine à intégrer?

Les provinces aux traditions les plus anciennes et les plus fortes des états les mieux constitués (Catalogne, Pays Basques, les îles, Irlande, Corse) vont-elles réclamer des autonomies de pacotille quand l'acte fédérateur européen va aviver les anciennes passions si l'intégration se passe difficilement par suite des inévitables réajustements économiques malheureux et mal compris?

Les conflits qui font rage dans l'ex Yougoslavie déterminent à l'intérieur de la CEE des prises de position totalement opposées sur le problème des réfugiés par exemple. Deux millions cinq cent mille personnes fuient les combats et cet exode n'est pas sans rappeler quelque chose aux Français qui ont repris ce terme biblique pour désigner bien symboliquement un déplacement massif de population consécutif à une défaite humiliante vécue comme un châtement céleste: l'exode! D'un côté l'Allemagne, peut-être bien intentionnée, accélère, à sa façon, sous couvert d'intentions humanitaires, le processus de fuite des populations, en proposant au HCR d'accueillir sur son territoire un nombre important de réfugiés. Il est à remarquer que les comportements de l'Autriche et de la Hongrie (et de

l'Italie...) sont curieusement similaires sur le plan de l'accueil et de l'accélération du processus d'effondrement démographique de l'ancienne Yougoslavie, les anciennes solidarités de ceux les empires allemands et austro-hongrois jouent dans le même sens..... Il n'y aurait donc pas de geste humanitaire sans arrière pensée...? Le désir inconscient d'un "melting pot" de la Mittel Europa en territoire germanophone doit certainement jouer en Europe centrale et toujours aux dépens de l'Europe orientale pour le moins, craignons le.

La position française est infiniment plus nuancée et pragmatique. Le ministre Bernard Kouchner a parfaitement raison de rappeler que la France a plusieurs milliers de réfugiés yougoslaves "sur son sol". Ils ont trouvé place dans leur famille déjà installée depuis longtemps dans notre pays. Il s'agit de relation d'accueil dans un milieu familier pour éviter le dépaysement avec une possibilité plus aisée de retour. La politique de création des "zones neutres de protection ou d'accueil temporaire" permet d'éviter des départs définitifs, on peut fuir la zone des combats et revenir chez soi la paix revenue. Il faut aider un pays sans le démanteler, la paix reviendra et il faudra reconstruire avec ceux qui auront cessé de s'affronter. On fait la paix avec ceux qui désirent retrouver leur pays au plus vite et reprendre la vie quotidienne paisible. "On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers". Pour survivre un pays ne doit pas être vidé de ses habitants. L'appel à une immigration massive en dehors du territoire qui n'est pas totalement bouleversé, peut entraîner une dislocation pure et simple. A qui profiterait-elle ?

La Grèce pour sa part offre un refus net et catégorique d'accueillir des réfugiés Yougoslaves et les bonnes âmes de s'indigner. Pourquoi refuser plus particulièrement des réfugiés bosniaques ou macédoniens ? Là encore les mentalités sont empreintes de souvenirs historiques confus mais terriblement dramatiques. La Grèce a vécu sous le joug turc musulman et d'autre part les conflits avec le nationalisme macédonien pourraient réveiller d'autres conflits. "La Grèce dénie à l'ex République Yougoslave de Macédoine le droit d'être reconnue sous ce nom." (Le Monde, 29 juillet 1992) Les Européens, qui avaient pensé construire leur communauté sur la base des intérêts matériels comme l'Allemagne le fit au XIXe siècle pour son unité en créant le Zollverein, en sont-ils maintenant arrivés à l'inévitable moment de la violence unitaire par "le fer et le sang"? Certains états modestes par leur superficie, ou fiers de leur tradition ne tiendront-ils pas à s'affirmer davantage en refusant le projet d'union ? (Le "non" du Danemark par exemple). Cela ne serait qu'une vicissitude qui n'engage pas l'avenir, et c'est bien le droit d'avoir une opinion contraire dans une démocratie qui se veut majoritaire. L'Etat belge, pour inquiet qu'il soit sur son avenir dans la grande Europe, trouvera sa place dans l'Union européenne, même s'il traverse comme la démocratie française ou italienne des crises de civisme assez inquiétantes pour l'avenir démocratique du projet européen. Ce qui se passe à l'est nous plonge dans un abîme de crainte et nous concerne tragiquement. Si l'Etat belge est un peu fragilisé, cela est dû à sa traversée moderne des conflits de l'avant dernier siècle : il émerge dans l'élan romantique et national de 1830,

s'illustre dans le premier conflit mondial, dans la résistance au fascisme hitlérien, et s'intègre à la Communauté économique européenne à tel point que son sentiment de vouloir être une capitale de l'Europe fait oublier la tradition nationale à certains belges nostalgiques d'un passé glorieux mais récent. Il n'en est rien de la Yougoslavie issue de conflits séculaires et son amitié pour la France se fonde comme la Belgique sur une tradition de peuple allié dans les combats des deux guerres mondiales, mais dans le cas de la Serbie faut-il rappeler aux européens, la tombe bleue de l'Adriatique et le martyr de la Serbie de 1916 ?

La République de Yougoslavie pour les hommes de ma génération, en France, fut un modèle que nous avons admiré avec une profonde et sincère amitié, estimé et essayé de comprendre. Modèle de résistance antifasciste, modèle de résistance au stalinisme: l'étoile rouge yougoslave à cinq branches, pour de jeunes français progressistes des années 55/60 invitait au voyage militant en Yougoslavie bien avant tous les modèles exotiques, cubains, chinois, vietnamiens, tous ces peuples prophètes que nous imaginions sans les connaître et avec lesquels vont se fracasser nos rêves de 1968.

Par ton peuple d'artistes, ton courage antifasciste, ton indépendance d'esprit qui nous semblait si proche de notre caractère frondeur, et par notre admiration naïve pour tous les David contre les Goliath, notre penchant pour les causes difficiles, les avenir incertains, les belles défaites probables plus que les tristes et inévitables victoires trop certaines, Yougoslavie, Européenne d'orient, deux fois martyrisée dans les grandes guerres, malgré l'interdit papiste, les systèmes doctrinaires, nous t'avons aimée, courtisée, nous t'admirons et nous voulons t'aider, car de ton drame présent nous savons bien qu'il pourrait bien s'agir du nôtre à venir.

L'Etat Croate d'Ante Pavelic' d'orientation fasciste n'est pas à la République de Yougoslavie ce que l'Etat français de Pétain (et non "Vichy") est à la République française, c'est à dire, un état fondé sur la revanche et la persécution, soutenu par un envahisseur dont on feint d'admirer le modèle politique. Les Serbes ont eu aussi "leur Pétain": (Nedic'). Le mécanisme psychique illusoirement salvateur qui consiste à placer un militaire à la tête d'un pays pour atténuer les effets d'une défaite et surtout le charger au nom de tous d'arrêter les combats désastreux et de se protéger des horreurs de la poursuite de la guerre est identique. Il s'agit de trouver un renoncement en uniforme. Un militaire de haut grade donne à la défaite une allure de fatalité. Il faut voir là un comportement d'imitation qui s'explique aussi par l'influence française. A mon avis les quarante millions de pétainistes des années 40/41 avaient eu au moins ce rayonnement international. Les préoccupations quotidiennes de Nedic', ses discours moralisateurs, ont des accents maréchalistes. Sa Garde nationale, comme une partie de la "Légion des Combattants", basculeront aussi dans la lutte contre les partisans.

La Croatie oustachie imita franchement les nazis. Paul Garde écrit dans son ouvrage "Vie et mort de la Yougoslavie :

" La Croatie des oustachis n'en resterait pas moins, après l'Allemagne nazie, le régime le plus sanglant

de toute l'Europe hitlérienne. Ni l'Italie fasciste, ni la France de Vichy, ni la Slovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, n'ont rien connu de semblable."

Il y a là une tradition de violence qui doit trouver ses origines dans un lointain passé et c'est bien dans une analyse transgénérationnelle de ces sentiments de haine que le Psychohistorien aura à trouver ses terrifiantes motivations. L'angoisse des Croates devant leurs propres difficultés à se constituer en nation, la haine des adversaires des principes de 1789 et de la politique du front populaire en France représentent deux affects collectifs très forts d'autant plus qu'ils ne sont pas faciles à formuler dans le cadre politique de la Yougoslavie ou celui de la France républicaine, peuvent expliquer ces collaborations avec l'étranger et la justifient par l'absence d'espoir et de perspectives. On nie l'angoisse d'être toujours minoritaire en s'identifiant à un groupe extérieur qui vous grandit et dont on épouse toutes les théories. On se détourne de son projet, de ses idéaux et l'abandon à l'étranger vous conduit à voir dans vos compatriotes des ennemis. Il y a une sorte de fureur fanatique à s'obstiner et à se retourner contre son propre pays. Souvent l'envahisseur ne s'attend pas à ce zèle collaborateur. Le mécanisme de haine de la guerre civile est en place avec une fureur qui se nourrit d'elle-même jusqu'aux plus atroces décisions. A une longue désespérance succède, sous l'effet de choc d'une défaite militaire, et afin de sortir de l'inhibition de l'action un sentiment de haine qui diabolise les anciennes valeurs jugées inutiles. Le peuple envahisseur, paré des vertus de l'efficacité victorieuse, l'ennemi, est idéalisé en dépit des évidences. Les pertes de repère se font dans le sens d'une adhésion à l'autre plus fort parce que vainqueur et l'on s'identifie à cette victoire d'autant plus facilement que l'on se sépare du reste du peuple qui accepte la défaite. On collabore pour ne pas faire partie du camp des vaincus. En général ce sont des élites déçues qui entraînant les masses plus passives et moins engagées. Croates d'Ante Pavelic' et Collaborateurs parisiens de Doriot (le seul mouvement français qui réponde au critère du fascisme pur et dur) ont en commun de s'appuyer sur un ennemi qu'ils admirent pour l'imiter et dépasser ce que l'ennemi attend, d'ailleurs, d'une collaboration. Cette fuite en avant conduit à des attitudes extrêmes, comme le combat commun sous des uniformes étrangers et à l'exacerbation fanatisée de vieilles haines nationales ou civiques d'ordre interne. Le cortège des massacres civils s'ensuit et laisse pour plusieurs générations ses traces vengeresses.

Avant tout il s'agit d'assouvir une vengeance intérieure et de justifier emprisonnements, exécutions, tortures, voir génocides de minorités détestées. (Juifs pour la France catholique traditionnelle, Serbes, pour les catholiques croates extrémistes, sans compter les Tziganes et les Juifs, malheur à qui n'est pas catholique romain !) Les Oustachis étaient recrutés parmi les musulmans par haine des orthodoxes serbes, les catholiques n'hésitent pas à faire alliance avec l'islam. (Vieille histoire de la croisade détournée vers Constantinople, les fils de trame de l'histoire sont toujours tenus par les mêmes mains !) La Milice de l'Etat français, recrutera ses cadres dans les grandes familles de France maurassiennes et nostalgiques de l'avant 89, et

tentera de régler son compte aux familles d'esprit qui fondèrent la république, les juifs, les protestants et les francs-maçons. Dans les deux cas, celui des Croates et celui des Français de L'Etat Pétainiste, le facteur religieux catholique romain pour important qu'il soit n'a pas offert un front uniforme et sans faille, ce serait caricatural et réducteur de voir les choses ainsi; il faut que les historiens, à propos de la Croatie comme pour la France, fassent une bonne place aux éléments catholiques d'un état d'esprit évangélique humaniste voire progressiste qui ont eu une attitude de résistance ou de refus, dans toute la mesure du possible. Les Démocraties sont sauvées par les hommes de bonne volonté qui ont des "arrangements avec le ciel", l'humanisme est souvent fondé sur des transgressions de l'autorité et des dogmes ! Il faut savoir bien désobéir ! (Ah, les sources profondes et peu explicitées du gaullisme du 18 juin 1940 !) L'ordre, c'est souvent la guerre ! Quand une querelle fait rage et menace vos proches, c'est bien plus que vous ne pouvez le penser de vous qu'il s'agit. Il n'est point d'Européens, d'hommes de bonne volonté qui n'aient intérêt à modérer puis à faire cesser des conflits dont on sait qu'ils sont inhérents au phénomène constructeur de toute civilisation.

Bismarck avait, avec réalisme, affirmé sans ambage que l'Allemagne "se ferait par le fer et par le sang". Cette loi, qui n'a rien de prussien (!), n'a jamais été démentie tout au long de quelques petits siècles d'histoire écrite.

Une plaie ouverte au flanc de l'Europe, plus douloureuse et béante que d'autres pourtant bien mal cicatrisées et prêtes à se rouvrir, nous donne l'occasion d'essayer de faire de l'histoire citoyenne. Toute construction réaliste rationnelle comme celle d'un Etat moderne ne va pas sans engendrer des réactions oppositionnelles, destructives voire guerrières. Quand des individus décident de s'associer dans un projet social collectif, le groupe ne manque pas de développer à l'insu des individus qui le composent des comportements collectifs qui ne vont pas, et c'est bien douloureux de le constater, tous dans le sens du projet. Des forces de désagrégation et de destruction voir de sacrifices collectifs se révèlent avec une violence inattendue et le généreux projet, tout comme le romantique libérateur, aboutissent à des tyrannies ou à des tragiques guerres civiles ou internationales.

La question des malheurs présents de l'Europe et de la tragédie qui déchire actuellement la Bosnie Herzégovine et dressent les uns contre les autres des Serbes, des Musulmans et des Croates, prend un tour dramatique mais n'est pas sans rapport avec d'autres événements du passé européen en d'autres lieux et d'autres temps. La machine infernale est bien assez complexe à arrêter pour, provisoirement, ne pas perdre un temps précieux à l'illusoire recherche d'une origine simple et unique à la terreur aveugle des minorités en conflits désormais ouverts. On a toutes les chances de continuer à accumuler des analyses brillantes et contradictoires. Le Nouvel Observateur citait dans son numéro du 17 septembre 1992 ce propos du Ministre français Roland Dumas pénétré de la complexité du problème de cette guerre civile qui nous concerne de façon aussi proche et aussi tragique : " l'opinion va prendre conscience qu'il n'y a pas dans l'ex - Yougoslavie des bons et des méchants.

Il y avait en France un fort sentiment anti-serbe. Cela va changer.” La position française, en mettant d'emblée l'accent sur le côté humanitaire, et c'est bien là de la part du Président français un très fraternel et élémentaire geste spontané, a eu le mérite de faire sortir les instances internationales de l'inhibition de l'action sans ajouter à des guerres nationales une guerre internationale. Méfions nous surtout des engagements guerriers, vengeurs ou justiciers des intellectuels. Les manières d'idées sont parfois terriblement mortifères....” La Liberté ou la Mort” écrivait, sans rien connaître de l'avenir, les admirateurs enthousiastes et pacifistes de Rousseau.

Henri Laborit dans “La colombe assassinée” présente à sa façon, une nouvelle fois, l'homme comme le plus terrible des prédateurs. La biologie comportementale ne fait que reprendre le fameux débat sur l'instinct de mort dont la guerre n'est qu'un aspect collectif mettant en péril l'avenir de l'espèce humaine. Cette fascination pour la destruction réciproque est toujours prête à rejouer car l'homme, s'il parvient à inventer, a le plus souvent tendance à répéter ses conduites. La compulsion de répétition est une tendance non seulement à revivre ses errements personnels mais encore, dans le domaine socio-politique, par une sorte de nostalgie des origines, à retourner à des comportements archaïques ou regressifs : toutes les tentatives de restauration, de retour aux “valeurs traditionnelles”, sont de cette veine. Le retour des nationalismes en Europe de l'Est, la résurgence de religiosités, qui n'ont d'ailleurs rien à voir avec des expressions antérieurement vécues, étant donné l'inculture des jeunes générations, est en ce domaine évidente. Les religieux du XIXe siècle seraient effrayés de l'inculture de ces “nouveaux croyants.” Le néopaganisme du New Age, les écologistes de traiteau, les prêcheurs médiatiques, les “batiouchkas”, tous ces conjureurs des peurs de l'inconnu, s'engouffrent dans le vide laissé par les dogmes du Parti évanoui, au scientisme il n'y a pas si longtemps infallible. Il n'est plus de Père des peuples, mais le retour au sauveur suprême est esquissé dans bien des psychés. Même à travers ce retour au principe créateur il faut voir une manifestation de désir de retour au moment du non créé, c'est à dire à l'état d'avant la vie, la mort.

Imaginons que nous puissions un jour connaître vraiment et parvenir à maîtriser quelques aspects des mécanismes infernaux et sans fin des guerres perpétuelles : qui viendrait à inventer une nouvelle et radicale forme de destruction menaçant toujours son espèce ? : l'homme, bien sûr ! Et cela s'appellera encore l'histoire....il y aura toujours des penseurs pour justifier les plus justes guerres.... et des gens assez simples pour les précéder dans un désir de mort d'autant plus ardent qu'il est moins conscient.

“A quoi, servirait donc, dit Freud, dans “Malaise dans la civilisation”, l'analyse la plus pénétrante de la névrose sociale, puisque personne n'a l'autorité nécessaire pour imposer la thérapeutique voulue ?” L'Homme est, en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain,.... de s'approprier ses biens, de l'humilier.... de le martyriser et de le tuer.”

Les forces d'annéantissement d'un processus civilisateur sont désormais connues, reconnues même et nous ne nous tromperons pas d'adversaire. Il s'agit bien

des peuples, donc de nous, et non plus du destin ou de la divinité...!

En aucune façon une nation européenne ne peut fonder un empire ou un Etat, un Reich pour dominer les autres. Toutes les formes de constructions politiques fermées et dominatrices sont vouées à l'échec, par émiettement et morcellement au cours d'affrontements sanglants et répétés. Ce sont les guerres civiles européennes. Le cadre impérial, comme la grande nation-état fermée par des frontières politiques, des barrières douanières, est une construction à l'équilibre précaire, d'autant plus que les hommes parviennent à les franchir de plus en plus massivement et facilement par suite de l'évolution des techniques de transports et de communications tout comme de manière instantanée, par les abondants et multiples messages médiatiques. Sons et images nous parviennent de partout. Nous sommes, comme l'avait annoncé Mac Luhan, à l'ère de la communication électrique instantanée. L'empire stalinien s'est désagrégé parce que les livres, les musiques, les paroles les images atteignaient tous les foyers les plus humbles des européens de l'est en apparence seulement les plus séparés de nous.

L'Europe ne peut qu'être une démocratie ouverte, le grand rivage des hommes de meilleure volonté. Si l'Europe est un continent ouvert, un rivage, en cette fin de XXe siècle une menace pèse sur les esprits : le renouveau des intégrismes religieux, le retour des nationalismes, voire des régionalismes naufragés du temps en Europe occidentale : Basques, Catalans, Bretons, etc les phénomènes d'insularité.... la Corse, la Sicile maffieuse, l'Irlande religieuse, sans compter les nations qui passent pour s'être construites aux dépens des autres. Dans le phénomène en marche de l'union européenne proposée dans le Traité de Maastricht la question des petites nations n'est pas perçue dans toute son acuité.

Toute minorité se veut porteuse de salut voire de pureté régénératrice. C'est là une attitude d'esprit que nous devons à notre fond religieux. Le salut vient d'un groupe ou d'une minorité résolue certaine d'apporter au monde la solution aux problèmes du moment ou de l'avenir. En effet, les échecs momentanés ne sont pas porteurs de découragement puisque le succès est reporté dans la “terre promise du futur “ou “les lendemains qui chantent.” La notion de peuple élu régénérateur est une constante des périodes révolutionnaires. Il est bien curieux de constater que le facteur religieux est déterminant dans les attitudes politiques qui apparaissent pourtant très éloignées ou totalement opposées au phénomène religieux (ce qui est déjà une indication affective par un positionnement très intolérant vis à vis d'une “illusion d'avenir.”) Avons nous trouvé, remarquent maints sociologues, des pays réformés ou le marxisme léninisme ait eu un succès d'ampleur ? Que dire par contre de la paradoxale réceptivité au communisme sur fond religieux catholique romain ou orthodoxe : sur ce point les deux Romes mariolatrices n'ont rien à s'envier.

Dans une phase révolutionnaire, la rupture avec le passé n'est qu'apparente et toujours culpabilisatrice . L'impuissance constatée à agir nettement sur les événements, les erreurs qui se multiplient et ne peuvent être reconnues sous peine de subir la désaffection des masses,

tout contribue à désigner un ennemi responsables des lenteurs, des échecs, des sacrifices inutiles. Au XVII^e siècle le futur régicide Cromwell et les puritains, dans leur lutte contre les cavaliers du roi Charles Ier, s'identifiaient au peuple élu de la Bible en lutte contre les Philistins. Il fallait souffrir car Dieu menait son peuple à la victoire. La Révolution française, "révolution de juristes", est très empreinte de religiosité dans sa lutte contre le Père Roi et, tout comme pour Charles Ier, on aboutira au sacrifice sacrilège dans une atmosphère de néo-paganisme religieux exalté. "Gravons d'un burin neuf les annales de la France régénérée" s'écrira le mathématicien Charles Romme. La France républicaine universelle est la "Grande Nation" dans laquelle tous les peuples doivent se reconnaître ennemis des Tyrans et amis des Lumières. Elle est le modèle des peuples, sa vocation est universelle. Cette vision a réveillé, avec les guerres de conquêtes poursuivies par Napoléon, les nationalismes qui à la façon des poupées russes vont toujours trouver un nationalisme plus fervent et plus ardent sur leurs marges frontalières ou à l'intérieur de régions isolées qui ont laissé perdurer des traditions locales et mal connues, le plus souvent sans grand dommage culturel pour le monde. La montée en maturité de l'Europe occidentale, les efforts accomplis en matière d'une recherche efficace d'un système de sécurité collective fondé sur des valeurs humanistes (SDN, puis ONU) font qu'il nous est difficile d'engager une guerre, un sacrifice collectif souhaité par des processus inconscients (désir de sacrifier la jeunesse en période de crise ou de prospérité ressentie comme excessive, c'est le complexe d'Isaac défini jadis par le polémologue G. Bouthoul,) sans que ce soit justifié par un idéal de rétablissement de libertés perdues (La Liberté ou la Mort !) Ce processus justificateur des démocraties qui entreprennent des croisades contre les dictatures évite la culpabilité de l'action guerrière. Les raisons de mourir en groupe sont multiples et infinies.

A sa façon doctrinaire, en cherchant à justifier et appliquer laborieusement la lutte des classes, le Komintern a eu une vision déculpabilisante de la guerre souhaitée qui va conforter les nationalismes les plus outranciers et les moins viables. Au nom du principe des nationalités, on va atomiser les espaces géographiques et ethniques, créant des états là où les puissances coloniales avaient déjà cloisonné d'étranges et artificiels espaces d'exploitation économiques et humains. Les Démocraties croyaient avoir fondé sur la légitimité de l'histoire leurs royaumes constitutionnels ou leurs républiques parlementaires.

L'Internationale communiste, paradoxalement, dans les années trente, agite frénétiquement la question nationale. Plus les nations sont petites, plus on estime qu'elles sont exploitées et méritent d'exister au grand jour reconnues de tous les grands pays accusés non sans raison évidente de visées colonialistes. Ces minorités nationales opprimées sont assimilées aux classes exploitées et les nations oppressives aux classes exploiteuses. La Yougoslavie qui s'était voulue, choisie, rappelons le contrairement à une opinion trop largement répandue, est représentée par l'internationale communiste comme " la geôle obscure des peuples entiers". L'assassinat du roi Alexandre et de l'infortuné Louis Barthout, ministre des

affaires étrangères français à Marseille en 1934, est un signal tragique pour la paix européenne. Les nations fascisantes entrées dans le délire impérialiste raciste, les nationalismes traditionnels extrémistes à l'oeuvre, le soutien aux minorités de tous bords du Komintern, la réutilisation de l'idée passéiste que toute minorité est porteuse d'un avenir salutaire, vont précipiter la chute de l'artificiel édifice versaillais. On ne voulait plus d'un traité de paix, une immense pulsion de mort allait s'emparer une nouvelle fois de l'Europe sans que les peuples aient une perspective claire des désastres humains et matériels si proches. Le fait est que l'entrée en guerre en 1939 a été ressentie comme une fatalité au retour cyclique.

Elle n'en finira donc jamais cette Europe de se parer des voiles de deuil des souvenirs historiques, de commémorer d'interminables conflits, toujours plus prompts à resurgir dans les mémoires : images glorieuses de vainqueurs, visions douloureuses des vaincus. S'agit-il de conjurer l'angoisse de l'avenir ?

* La guerre civile européenne de Yougoslavie, conséquences d'un effondrement national, est une des manifestations violentes de comportements collectifs de régression. La guerre est un phénomène d'autodestruction d'une espèce qui perd ses repères. Dans le plaisir de détruire l'autre c'est ma propre destruction que j'espère et diffère. On meurt pour quelqu'un ou quelque chose, la patrie, le chef, la famille, une idée : la Liberté, peu importe l'élément causal et surtout retardateur. Dans la mort de l'autre, je me contemple en train de mourir. Je comble le vide intolérable du souvenir impossible de ma venue à la vie. Dans les sociétés traditionnelles la naissance est souvent affaire de femmes, la mort, par contre était socialisée, l'affaire de tous, jeunes et vieux, hommes et femmes. Elle devient de nouveau un phénomène occulté, discret dans le silence blanc des hôpitaux ou les rituels glacés et nets des entreprises spécialisées dans les funérailles modernes. Est-ce pour cette raison, qu'il faut combler cette absence de la danse macabre que le tragique moyen-âge représentait abondamment sur les murs des églises à l'intention d'un peuple visionnaire plus que raisonneur ?

Jamais les sociétés médiatiques modernes n'ont diffusé autant d'images de morts individuelles, collectives, en toute inconscience et avec tant de latitude. Il n'est pas rare de soulever des commentaires désapprobateurs sur la cruauté des Romains qui mettaient à mort des condamnés ou des chrétiens dans les jeux publics du cirque. Que faisons nous d'autres, lorsque, en très gros plan, en couleur, avec un luxe de reproduction sonore inouï nous assistons à des bombardements (par édulcoration technique dénommés "frappe chirurgicale"), des assassinats, des prises d'otages, des combats, des incendies, des destructions de masse, sinon, sur une bien plus grande échelle, satisfaire notre viscérale envie de voir d'abord la mort de l'autre faute de nous voir enfin mourir, choir victorieux hors de ce monde sans autre signification que cet acte libérateur.

" La guerre est belle et bonne" éruçait Rodrigue de Villandrando, Ecorcheur célèbre du dernier Moyen Age français. Brecht donna à la guerre les traits de la Mère

Courage et la malédiction de la Gorgone aux mille têtes de serpents siffle toujours sur nos têtes médusées.

On a fait la guerre du Golfe pour "libérer le Koweït." Les Argentins et les Anglais se sont affrontés pour "libérer les îles malouines" des uns et des autres, remarquons le. Il existe en Europe divers fronts de libération de régions plus ou moins naufragées de l'histoire. Notons que l'isolement du relief, l'insularité, sont des facteurs aggravant les patriotismes archaïques régressifs : ce sont des problèmes graves et lancinants que l'Europe devra sinon régler du moins démocratiquement maîtriser en attendant qu'une montée en maturité se produise. Ce qui s'est déjà produit dans l'histoire et c'est bien sous cet angle d'optimisme mesuré et de volontarisme réformateur que nous nous plaçons. Il y a bien eu dans le monde depuis la première guerre civile européenne mondialisée une émergence d'un type de conscience humaniste mondialiste. Feue la SDN a été remplacée par l'ONU et l'idée d'ingérence humanitaire a fait son chemin en cette fin de siècle.

Depuis l'époque de la Philosophie des Lumières et de leur application la plus heureuse dans la Constitution des Etats Unis, le "vent d'Amérique" et dans l'universelle "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789" s'est définitivement mise en place une tradition politique incontournable qui ont fait dire à un historien japonais qu'il s'agissait peut-être d'une manière de fin de l'Histoire. Hélas c'est compter sans les forces obscures de destruction toujours à l'oeuvre comme le ver au coeur du plus beau fruit. On émancipa les serfs, les esclaves; les enfants furent protégés du travail excessif, on se soucia du sort des travailleurs soumis à la dure loi du capital, on donna aux nations le droit à l'existence, toutes ces réformes positives se faisaient au nom de la liberté, de la personnes, de l'individu, des peuples. On en vint à changer notre attitude devant ce phénomène récurrent : la guerre. Au néolithique, on la faisait pour des récoltes à piller voire des femmes à enlever, plus tard pour des territoires à contrôler, des religions à imposer (croisades, dhjihad...), des royaumes à fonder et l'on en vint à l'idée de libérer les peuples: "guerre aux châteaux, paix aux chaumières" dira la Législative dans un fameux décret prometteur de grandes catastrophes humaines et matérielles. Napoléon, en un sens, par l'imposition du code civil, procéda par la force à la diffusion du libéralisme né des Lumières. La révolution française et la révolution russe persisteront dans cette voie jusqu'à l'apparition des tyrans d'une autre sorte. Les hommes qui voulurent transformer la société par la révolution violente furent contraints de commettre des sacrifices sacrilèges sur la personne de rois ou d'empereurs décapités ou assassinés. Or, la fonction sacrée de ces personnages de droit divin, les faisait bien plus grands qu'ils n'étaient dans l'esprit religieux et attardé des masses. Ces révolutionnaires parricides français ou russes, latins catholiques ou slaves orthodoxes qui n'avaient pas transgressé la religion du père au XVIIe siècle, étaient en effet restés fidèles à la figure paternelle de Rome et à la mariolâtrie la plus exacerbée. Ils ressentirent collectivement, après la mort complotée du Père du Pays par les fils, une nécessaire tentation réparatrice de la tyrannie. Régicides culpabilisés, ils tentaient de nier, par l'acte dictatorial, les procès, la terreur, la guillotine, les camps, le

goulag, leur propre culpabilité, vaine fuite en avant infernale et justificatrice. L'exil, dans ces périodes tragiques, est la seule solution des démocrates conscients d'avoir à préparer un avenir de paix restaurée. L'évolution vers une conscience plus humaniste, plus planétaire des problèmes d'avenir de l'espèce humaine font que l'écologie, l'économie, la démographie, la violence relèvent d'une vision globalisée et assez inquiétante : il n'y aura pas d'autarcie, d'isolement montagnard ou insulaire, de ligne Maginot d'un pays de légende. Les idées, les maladies, les monnaies, le terrorisme, la drogue et la guerre se jouent des frontières. Les nouveaux espaces sont de plus en plus ouverts et pénétrés. Les excuses que nous trouvons à la guerre tiennent compte de cette éventuelle propagation plus ou moins imminente des menaces.

L'homme du XXe siècle finissant, plus que ses ancêtres, immédiatement informé, n'est plus l'objet d'une grande peur déferlante unifiée comme ce fut le cas dans les millénarismes, mais d'un sentiment confus et tenace de multiples menaces imminentes et proches de lui. Le Psychohistorien Lloyd deMause avait remarqué dans les médias américains, à quelques semaines du déclenchement cathartique de la guerre du Golfe, des images de suicides collectifs et des rumeurs concernant de prétendus tremblements de terre sur la côte Est (!!!...?) qui ne s'étaient évidemment pas produits. Le sentiment de danger imminent, de menaces multiples et toute proches géographiquement envahissaient la psyché collective. Il est curieux de constater que les manoeuvres militaires de défense des pays occidentaux sont désamparées pour désigner l'ennemi ou les ennemis. On en reste aux Bleus et aux Rouges, ce qui est efficace et un peu ludique ! L'ennemi est partout, surtout en nous-mêmes. La Yougoslavie est bien l'exemple, pour l'Europe, de ce désarroi. Les opinions européennes désirent, s'acharnent même à désigner un responsable à la guerre civile, (les Serbes) en fait, on tente de conjurer les prémisses des difficultés que pourraient connaître plus à l'ouest la nécessaire et périlleuse construction européenne.

Le malheur serbe, (comme le malheur juif ou celui d'autres minorités en d'autres lieux,) c'est aussi la dissémination dans l'ancienne Fédération yougoslave. En Croatie, 12% de Serbes et 77% de Croates. En Bosnie-Herzégovine, 31 % de Serbes, 44% de musulmans, 17% de Croates. Au Monténégro, 9% de Serbes, 10% au Kosovo, 57% dans la province de Vojvodine et 87% en Serbie. La Fédération yougoslave était un beau projet ambitieux, généreux et viable. Quel européen ne rêverait pas de se trouver à Sarajevo où le charme de la ville reposait sur l'atmosphère de généreuse tolérance des cultures métissées ? Le moment des olympiades de Sarajevo est un de ceux où les peuples purent se croire heureux : On rebâtira : un jour la moisson sera belle ! Les peuples de Yougoslavie s'étaient souhaités dans la fédération. L'Etat yougoslave n'était pas une construction artificielle née d'un découpage politique dû à des circonstances de rapports de force diplomatiques mais il est né de la lutte contre les envahisseurs hitlériens et "l'Etat indépendant des Croates," fondé par ceux d'entre eux qui suivirent Ante Pavelic' et son terrible mouvement de persécution contre les Serbes. Une résistance croate à ces excès (comme la Résistance française) fut, c'est évident

de le reconnaître, un moment fort d'histoire démocratique.

Il y a plusieurs façons de fonder une nation. Le plus efficace, mais aussi, à long terme, le plus incertain, c'est de vouloir la fonder contre un ennemi commun et d'autant plus diabolisé qu'il sera nécessaire de trouver une cohésion ou de fournir un effort excessif de développement économique ou de guerre : c'est la mentalité d'assiégé, qui est d'ailleurs propre à tous les individus quel que soit leur pays. Elle conduit à de grandes victoires : Stalingrad, l'Alcazar de Tolède ou à des comportements suicidaires, Numance dans l'antiquité, le siège des protestants français à la Rochelle, Alamo. Les Français passent pour des admirateurs de ces grandes défaites-sacrifices depuis Vercingétorix, du moins dans la vision subjective que les historiens de la Troisième République ont eu le désir de nous transmettre à des fins édificatrices : "J'ai pris les armes pour la liberté de tous" est-il inscrit sur le monument commémoratif (datant du début du XXe siècle) dominant la place de Jaude de la bonne ville de Clermont-Ferrand. Cette idée de justifier la guerre par la conquête sacrificielle de la liberté est une constante de la mentalité collective en mal de justification.

Dans le cas de la Yougoslavie, on a cherché l'ennemi public. Quelles sont les obscures raisons, en France, aux Etats-Unis d'un retour au militarisme verbal et médiatique contre les Serbes ? Les images des camps de prisonniers qualifiés de camp de concentration (et c'est bien à la communauté internationale d'empêcher que les camps soient contrôlés par les brutes militaires qui n'ont pas de patrie.) sont abondamment évoquées. Les gros plans sur les barbelés, les visages amaigris et les côtes saillantes des pauvres prisonniers, les cadrages qui évoquent "Nuit et Brouillard"; les allitérations ravageuses sur "l'horreur serbe".... le "retour des miradors" sont destinés non seulement à produire mais à rappeler des effets qui recherchent à assimiler cette intolérable situation à l'horreur génocidaire nazie. C'est par la forme que se transmet le fond. La liste des camps où des Serbes sont détenus est connue mais nul ne s'inquiète de les faire ouvrir et de les visiter bien que l'ONU prenne, dans des déclarations sans grand écho dans les médias pour l'instant, bien soin d'évoquer la question de tous les camps. La situation d'appréciation peut d'ailleurs évoluer au fur et à mesure que se fait jour l'idée qu'il faut faire cesser cette guerre entre les belligérants et non en écrasant un belligérant dont la défaite médiatisée produirait l'effet cathartique souhaitée d'une violence victimaire et émissaire contre les Serbes. Dans l'attitude de l'Allemagne, de l'Autriche, des Croates (germanophiles traditionnellement indécis à choisir entre un pays fédéral qui s'est jadis déterminé et s'accepte dans ses différences, et une nation mère veuve du Saint Empire romain germanique,) on pouvait reconnaître les vieilles attirances toujours à l'oeuvre. Comment la France a-t-elle pu oublier sa sympathie pour les héros serbes, l'épopée des Serbes en 1916 décrite par le correspondant du "Journal", Henry Barby, "L'épopée serbe", la figure de Pierre Ier, décoré par la France de la croix de guerre lors de son départ pour Salonique ("Il sait qu'il y trouvera des soldats serbes, une partie de ses troupes, et, avec eux, les soldats français, fils de ceux qu'il commandait jadis en 1870...") les enfants serbes, la Serbie martyrisée, les combats communs, les

revers partagés et jusqu'à l'étonnante figure du roi Nicolas de Monténégro et de la reine Milena en exil dont le "Miroir" du 6 février 1916 faisait avec tant d'émotion sa "une" ? Les revers de l'année 1916 étaient abondamment commentés et illustrés de photographies dans la même presse. On montrait aux Français la fraternité des combats durant la retraite de Salonique du début de l'année 1916 "tandis que nos forces se repliaient méthodiquement, on voit des Serbes endormis, harassés, dormant dans une tranchée et les Français en retraite sur Salonique." Une autre photographie montrant "les héros serbes en retraite sur l'Albanie" est ainsi commentée : "Accompagnés d'ambulanciers anglais, les Serbes se replient sur Kralaeva." Le texte qui légende la photographie est encore plus révélateur du sentiment général d'amitié pour ce pays allié qualifié de "petite Serbie".

"Après le martyre de la Belgique, l'invasion de la petite Serbie, par les Allemands, les Austro-Hongrois et les Bulgares, est l'un des épisodes les plus cruels de cette guerre. Les souffrances endurées en silence par la nation serbe, déjà si éprouvée, sont indicibles et rien ne fut plus lamentable que cette retraite en masse d'un peuple mourant de faim. Cette photographie si émouvante, montre une armée se repliant sur la route de Kralaeva. Les Serbes ne reculèrent que lentement, en contenant sans cesse l'ennemi." On notera que le sentiment anti serbe s'exprime actuellement dans la presse occidentale par la reprise des termes Grand-Serbe ce qui n'est pas sans évoquer le projet Grand-Allemand. La Serbie change de taille suivant les verres déformant avec lesquels on la regarde !

Quelques données immédiates et psychohistoriques du conflit. Les guerres comme les révolutions sont précédées d'épisodes paranoïaques d'importance majeure. Des fantasmes de groupe d'effondrement paranoïaque reviennent cycliquement de manière annonciatrice, notamment dans le fantasme de Réveil d'une nation par exemple. (Au XIXe siècle le fameux "Allemagne réveille-toi".) Chaque génération est tentée de renverser symboliquement et démocratiquement ou de manière révolutionnaire ou violente des "Pères fondateurs" ou des "Pères du pays" Les fils complotent contre ce "Père" pour jouir du pouvoir et des avantages des biens communs de la horde primitive. Cette analyse de Freud, dans "Totem et Tabou" est un canevas bien imprécis mais qui évoque le désir inconscient donc, peut-être, est-il assez vraisemblablement à la source du fantasme de groupe fondateur de la Nation. Aucune étude psychohistorique, à ma connaissance, ne permet de déterminer la genèse des fantasmes de groupe fondateurs de la fédération yougoslave ni la façon dont elle allait évoluer en séparatisme vengeur et affrontements ethniques à la mort de Tito, le premier et dernier Père du Pays. (C'est bien celui-ci que les Yougoslaves saluaient en tant que tel, les larmes aux yeux lors de la traversée du pays par le cortège funèbre qui, une dernière fois, tentait de rassembler ce qui allait être éparés.) L'histoire à la façon des rêves à un contenu manifeste mais aussi latent. Le premier nous surprend toujours à la façon du cauchemar, le second reste un secret que les peuples gardent et taisent, le mutisme momentané du mythe ! Retour du refoulé et compulsion de répétition, l'idée que les nations, les Etats, ne se construisent pas sans une part mortelle de

déraison (le fer et le sang de Bismarck) peut paraître irritante et blasphématoire pour des historiens événementiels qui s'en tirent en réduisant les motivations excentriques aux sphères concentriques de l'économie. Certains paramètres prétendent mesurer ou quantifier le monde mais ils ne le contiennent pas.

A la surface immédiatement lisible du palimpseste des événements on peut être d'accord sur le fait que la Fédération yougoslave s'était constituée contre des ennemis plus évidents que naturels. Aucune étude ne nous renseigne sur la façon dont se combinent deux univers culturels hétérogènes à l'intérieur d'un même sujet." Les patrimoines génétiques s'entremêlent, les identifications psychiques s'entrecroisent; en va-t-il de même des systèmes culturels ? Jusqu'à quel point peuvent-ils se "métisser" tout en gardant leur cohérence interne et leur efficacité ? " Essayons de tirer le fil de trame de façon diachronique. Laissons, faute de temps, l'étude des effets annonciateurs de la crise. Une fois de plus nous n'avons pu écarter le malheur sur l'Europe.

Les historiens armés des outils conceptuels forgés par la psychohistoire pourront certainement, à travers des fantasmanalyses de textes et d'images, repérer et interpréter le sentiment océanique d'hostilité générale se manifestant sous forme d'une angoisse diffuse, d'un "taedium vitae" (dégoût de vivre que Cicéron exprimait déjà à la fin de la République romaine). Ce sentiment va se muer en culpabilité de plus en plus affirmée : un cycle de prospérité et de paix plus ou moins mérité devrait prendre fin. Un cycle de changements redoutés lui succède. Il s'accompagne d'un délire de haine fixé sur l'entourage, la société, le Parti, l'Etat, les dirigeants, leaders charismatiques dont l'élimination symbolique (échec électoral personnel ou référendaire) ou violente par émeute voire révolution est collectivement souhaitée sans que cela soit, souvent, le moins du monde, ouvertement affirmé ni débattu.

Un événement particulièrement symbolique va tout révéler et fasciner, par sa charge émotive, les esprits. Un mur s'écroule : celui de Berlin. Les métaphores, à son sujet, n'avaient pas manqué : qualifié par W. Churchill de "rideau de fer", de "mur de la honte", il était l'expression la plus matérialisée de l'absurde et de l'impossible patrie européenne et de l'improbable Allemagne (et cela au moins était pour beaucoup un souhait secret!) L'Allemagne se voulait-elle d'autant plus européenne qu'elle pouvait être moins allemande ? Cela était-il conscient et exprimé ? Dans l'ordre vertical, séparateur, le mur coupait l'Europe. Le symbolisme de la forteresse qui incarne le pouvoir du Maître (La Bastille) qui barre l'horizon, le mur, la muraille, la ligne fortifiée, le limes, dans l'histoire, matérialisent des frontières et fixent sur un objet réel, militaire, des haines qui s'accumulent avec les déceptions et les dégradations de la situation. Leur renversement, lié à une dégradation définitive de la situation, prend une valeur symbolique universelle et fabuleuse. La conjuration de cet obstacle symbolisant le pouvoir dominant, consiste à le peindre, à le masquer donc, à l'invectiver ("ich bin ein berliner" dira J.F. Kennedy), à jouer de la musique à son pied, puis à le détruire collectivement et à le dépecer pour s'en approprier la force perdue. La Bastille à été ainsi lapidée à l'envers, par dépeçage.

Il en sera de même pour le Mur de Berlin, vendu pierre à pierre aux crédules enthousiastes. Ces vieux rites, à nouveau accomplis dans un contexte plus New que Moyen Age, montrent combien nous étions entrés dans une époque de retour des archaïsmes émotionnels. La mise à mort curieusement répétitive et aux circonstances changeantes de Ceaucescu prouve encore combien il paraissait nécessaire aux européens d'assister au sacrifice-sacrilège d'un dirigeant charismatique (les latins sont assez inventifs en ce domaine et sur ce point roumains et français n'ont rien à s'envier, Elena jouant comme Marie Antoinette, le rôle de la Reine noire). Tout ceci pour montrer l'extraordinaire charge d'émotion qui se donnait libre cours après l'effondrement d'un rêve collectif de gouvernement rationnel en vue du bonheur des hommes; car il s'agissait bien d'un extraordinaire et prometteur projet. Il a pour l'instant échoué dans un cycle abyssal de l'histoire. Une fois de plus la place de la

Yougoslavie est originale dans les débauches de la glasnost, mais assez proche des mentalités françaises. La Yougoslavie, nous semblait-il, avec la sympathie que nous lui portions, pouvait éviter l'effondrement momentanément. Elle n'était pas liée au système soviétique. Elle avait inventé le neutralisme, le non-alignement, l'auto-gestion, elle avait surmonté en apparence les antagonismes nationaux, (bien sûr nous avons suivi le procès de M. Djilas), mais on pouvait espérer penser qu'elle en avait, comme nous, fini avec ses albigeois, ou ses vendéens. Il faudra la mort du Père du Pays pour que les appels du passé, dans l'espoir de conjurer la crise économique, soient à nouveau entendus par des hommes désespérés et sans perspectives. Dans le climat de décomposition et de restructuration des nations et des économies de l'est, les dirigeants n'éviteront pas la tentation d'exacerbations nationalistes.

L'effondrement paranoïaque et brutal d'une structure politique est souvent suivie dans l'immédiat d'un retour au passé. Après l'effondrement du pouvoir absolu, solaire, du Roi français, Lieutenant de Dieu sur la terre, symbolisé par la Bastille couronnée de tours, c'est la figure féminine armée néo-païenne de la République qui se lève dans un imaginaire politique de retour aux vertus de l'antique. La déesse Liberté est parée des attributs puisés dans la tradition gréco-romaine. Après l'effondrement de 1940 la IIIe République, devenue par avatar cette Cérès laïque, est remplacée, dans un esprit de défaitisme et de collaboration, par un monarque militaire qui s'identifie à Saint-Louis, figure passéiste cléricale, masculine, militaire et moralisatrice qui ouvre la voie à un début de technocratie politique : Pétain, Chef de l'Etat Français. Il faut relire l'excellent et classique ouvrage de l'historien Marc Bloch pour comprendre le désarroi moral et le vide profond que provoqua l'effondrement français qualifié dans son livre : "d'Etrange Défaite". Sur le même principe, l'effondrement des systèmes politiques de l'Europe de l'Est, l'éviction brutale de dirigeants, la paralysie des Partis, le retard accumulé dans le développement économique de plus en plus flagrant, la mort de Tito plus particulièrement en 1980, tous ces effondrements successifs, allaient donner aux dirigeants l'idée, pour canaliser à leur profit les nouvelles forces politiques désorientées, de se recentrer sur le vieux pays,

de remplacer les Pères du pays par la terre mère et ses valeurs cléricales, les anciennes "vraies valeurs," tout ce que l'utopie socialiste avait tenté de refouler pour créer l'homme nouveau. Avec les vieilles rancoeurs nationales et ethniques réveillées ou revenues on pouvait donner de la cohésion à des groupes, à des clientèles politiques ou régionales qui seraient dévouées au nouveau leader charismatique national capable de faire vibrer les coeurs et de provoquer les adhésions nécessaires à son pouvoir. Au bout de ce chemin obscur, il y a la tentation de la guerre qui masque si bien, par son austérité et ses sacrifices humains, l'incapacité à emprunter la voie du développement et de la paix des peuples. Pour se sauver le leader charismatique a besoin de sacrifier soit un compagnon, soit une partie de son peuple, en général la génération montante. Pour un temps les peuples ne souhaitent-ils pas collectivement, sans se l'avouer le retour des sacrifices ? Cela est une autre histoire.

Les motivations de l'action des groupes sont si secrètes et pourtant impérieuses que nous évitons dans nos analyses de sentir que tout cela fonctionne comme des mouvements et des actes ritualisés de purification collective ce qui a pour effet de déplacer l'angoisse devant le vide du pouvoir, son incapacité, la persistance des problèmes économiques, la colère qui envahit le groupe, transférée sur autrui, devenu étranger, séparé, autre, "dia-bolisé" !

Les troubles hystérisés du Kosovo.

Les Serbes, au coeur de leur patrie, sont vaincus au Kosovo par les Turcs en 1389 et ils vont passer sous le joug turc pour quatre siècles. Toute la sensibilité transgénérationnelle d'un peuple né de ce malheur surmonté est des plus vive. Il est des lieux où l'histoire fait son lit : la plaine de la Békaa, la trouée de Sedan, Sarajevo ou le Kosovo. A la mort de Tito, tout va bientôt partir du Kosovo. En juillet 1988 se produisent des émeutes. La tutelle serbe sur les Albanais majoritaires, pour répondre à l'inquiétude de la minorité serbe consciente de ses droits historiques, est renforcée, ce qui provoque naturellement des réactions des Albanais. La grève des mineurs de février 1989, qui symboliquement s'emurent à 1000 mètres sous terre, dans la nuit, le froid, le silence et le mépris, apparaît comme une extraordinaire expression du désespoir dont les médias, avides d'émotion brute, s'emparent ce qui provoque un fort mouvement d'opinion. Les Slovènes soutiennent alors, par identification abusive de situation (ils sont bien plus riches !) les Albanais du Kosovo, minorité/majorité salvatrice et porteuse d'espoir de renouveau et voire de salut comme nous l'avons défini plus haut. L'état d'urgence est proclamé au printemps de 1989 et, un an après, la revendication bloquée va de toute façon et à la manière d'un fluide souterrain, réapparaître sous une forme étrange et communicative : les évènements hystérisés du Kosovo.

La théorie des dominos de la peur collective et de la paranoïa vengeresse va se vérifier sous nos yeux. Les Albanais musulmans du Kosovo ont peur des Serbes orthodoxes, qui ont peur des Croates catholiques et exterminateurs de l'histoire oustachie soutenus en cela par les Slovènes germanophiles et catholiques hostiles politiquement aux Serbes. Une fois de plus, comme en 1914, la boule blanche de la Serbie pouvait être heurtée par les boules rouges et noires d'un jeu germano-papiste sans

compter l'oblique verte de la boule musulmane. Fort heureusement, il s'était depuis Wilson, Briand, et la fondation de la SDN, produit une montée en maturité des institutions internationales et de leurs opinions respectives. Nous n'étions plus dans le cadre d'une politique impérialiste des Etats comme les puissances centrales de l'Europe Allemande, Autrichienne-hongroise de jadis, ou des systèmes contraignant d'alliance des régimes parlementaires anglais ou français. Les institutions internationales comme l'ONU ou la Communauté Européenne allaient, plus ou moins efficacement, mais avec une obstination louable, agir de concert dans un esprit légaliste et humanitaire sans arrière pensée de conquêtes ou d'avantages territoriaux puisque l'activité économique et les échanges qui en découlent, plus que la possession des territoires, assure un principe dominateur et gratifiant d'une bien plus redoutable efficacité.

Pour le psychohistorien, les évènements survenus le 22 mars 1990 n'ont rien à voir avec des "névroses de guerre" dont la spécificité, d'ailleurs est toujours malaisée à établir. Un phénomène collectif frappe des gens jeunes, des lycéens albanais, environ 400 jeunes gens sont simultanément atteints de nausées, de vomissements, d'éruption cutanées diverses, rougeurs, boutons. Ils sont en proie à l'agitation. Certains, d'après ce que j'ai pu voir en examinant les films vidéo à l'arrêt, me paraissent présenter le fameux arc de cercle des convulsionnaires que les auteurs austro-allemands, justement, observaient encore en 1914/1915 ! Une rumeur, ce plus "vieux media du monde", d'empoisonnement des eaux par les Serbes s'était répandue à la grande stupéfaction des médecins serbes accourus et débordés. Ces troubles touchaient les endroits où le mouvement nationaliste était le plus actif. Communicatif il gagnait l'ensemble de la province. Il faut, en matière d'hystérie, toujours écarter la simulation, surtout quand on peut observer la simultanéité des comportements, la multiplicité de l'apparition du phénomène, l'évidence de l'interprétation sociologique, sa soudaineté imprévisible et sa diffusion immédiate qui, à l'image de la rumeur, ne semble pas mystérieusement prendre en compte le temps matériel qu'il faut à un esprit pour en convaincre un autre. Le temps de la rumeur et des phénomènes collectifs de panique, de violence émeutière ou guerrière n'est pas celui du raisonnement conscient mais celui de l'empathie, de la communication transpersonnelle dont nous ne savons rien, si ce n'est que dans des circonstances émotives très vives (le cas d'un effondrement paranoïaque : révolution, défaite etc...) nous savons ou voulons en même temps que d'autres une nouvelle ou une action sans les avoir longuement méditées avec ceux que nous ne connaissons d'ailleurs pas. Dans le cas des lycéens du Kosovo, privés de la possibilité d'expression langagière, en proie à une peur panique de dépossession, ils vont comme les mineurs qui se sont enfouis dans le sous-sol, (ces derniers ressortiront "aveugles" dit-on, aveuglés momentanément en fait pour fuir la terrible réalité) rechercher un comportement de régression dans leur milieu pour être plaints et soignés. Ils vont faire parler leur corps. En France quand les jansénistes du XVIIIe siècle ont eu conscience que la partie contre Rome était perdue, des foules sont venues se rouler en

grandes convulsions sur la tombe du diacre Pâris à saint Médard afin d'exister une dernière fois en parlant avec leur corps ce qui était proprement de l'ordre du miracle.

Au XXe siècle communicant ou voyeur, l'hystérie a politiquement d'autres et bien plus efficaces raisons d'être. Le fait d'être soigné et plaint, et c'est là un aspect nouveau, importe moins que celui de témoigner pour une cause. Par exemple l'aspect léthargique des manifestations est absent. Peu de prostrés, mais des agités gesticulant, poussant des cris aigus, en situation devant les cameras au poing qui sont partout. Etouffements, suffocations, vomissements, délires accusateurs, tout conspire à nuire et à démontrer. Au Kosovo, plus le phénomène d'hystérie collective est médiatisé, plus il s'étend et plus il est important, plus il est crédible et plus il est accusateur. Les Serbes auraient empoisonné l'eau, ce liquide vital, précieux, bien de tous les hommes. Dans la mise en scène hystérique, la jeunesse des participants, le liquide symbolique de vie transmué en poison, tous ces éléments très forts vont en plus tenir compte du regard universel par suite de la médiatisation télévisée mondiale. La guerre du Golfe confirmera que nous sommes rentrés dans un univers de miroirs où les reflets de tous les agissements soutiennent à l'infini le regard de chacun. Le terrorisme international, faisait aux innocents payer le prix de ce regard du monde. Pour attirer l'attention, des miliciens égarés peuvent provoquer des désastres humains dans leur propre camp afin d'être vus en position de martyrs. Dans la guerre civile yougoslave, l'effet médiatique hystérise le conflit et les observateurs. Les institutions internationales, dans leur action pour apaiser le conflit ou le contenir, doivent tenir compte de ces nouvelles et stupéfiantes données. Dans son essai qui traite des "Pouvoirs sur scènes", G. Balandier écrit: "Il convient de redire que tout univers politique est une scène ou, plus généralement, un lieu dramatique où sont produits des effets. Ce qui a notamment changé, depuis quelques décennies, ce sont les techniques utilisables à cette fin, dont l'emploi se modifie selon les types de société."

Les effets psychologiques collectifs du conflit sont repérables à bien d'autres niveaux. Depuis les années 80, de façon annonciatrice, se produisaient en Yougoslavie des phénomènes de paraphrénie hallucinatoire à caractère mystique. Sur fond catholique la mariolâtrie produit ses effets. Les "apparitions" mariales se manifestent: Maria n'est-elle pas, dans un chant populaire, la Mère de la Croatie ? Les musulmans, iconoclastes, verront, eux, des versets du Coran dans les nuages. Il est à noter que ces manifestations ont un caractère régressif. Elle sont tournées vers le passé. La paraphrénie cosmique (apparition d'OVNI) plus "laïque" a cédé le pas au retour d'un certain religieux. En conclusion nous avons bien affaire à un retour du refoulé et à une résurgence de vieilles mentalités mortifères dévastatrices. Les esprits jeunes n'ont pas été épargnés. Ils subissent et agissent. La montée en maturité subit un arrêt et marque un mouvement régressif momentané.

C'est tout à fait à ce niveau des systèmes éducatifs européens qu'il faut agir à long terme pour tenter d'éradiquer la mentalité guerrière. La question n'est pas de savoir si on doit admettre après des examens de passage monétaires et

économiques les européens de l'est dans la Communauté. Laissons à l'Intendance ses rythmes et à l'économie ses comptabilités boutiquières. A hauteur d'homme, il y a nos bras et nos coeurs. Le plus urgent et le plus long va être la mise en place d'un système d'échanges massifs de jeunes écoliers, lycéens, sportifs, étudiants, dans tout l'espace européen qui, en matière de culture doit être immédiatement ouvert. Les Français, qui ont le défaut amusant d'avoir gardé de leur passé une prétention à l'universalité de la pensée, la candeur de gérer une francophonie qui représente quand même plus de 1% d'une langue parlée dans le monde, ont eu quand même la surprise de voir des Roumains, des Hongrois, des Yougoslaves, des Tchèques parler leur langue dans la rue au cours d'entretiens télévisés. C'est sur ce désir d'échanges, de vivre en commun, qu'il faut élargir le champ de vision des jeunes générations et ne pas laisser les murailles des langues, des religions, des histoires vengeresses de vainqueurs et de vaincus fasciner des esprits enclins à s'enflammer. Ce que les échanges franco-allemands, la construction économique européenne, ont fait pour la réconciliation, il faut immédiatement le mettre en place, à grands frais, et de préférence de façon prioritaire, à l'intention des jeunes qui se trouvent mêlés aux conflits. La désespérance suicidaire d'un jeune sniper a quelque chose d'infiniment atroce. Il faut ajouter à l'humanitaire qui nourrit, protège, soigne, les programmes qui permettront de mettre à l'abri la jeune génération de croates, de serbes, de bosniaques, le temps de l'apaisement, dans des institutions scolaires ou sportives européennes et préparer avec tous les autres plus chanceux et épargnés, à travers toute l'Europe, la mobilité interactive de l'éducation humaniste.

L'Europe ne s'est jamais faite quand on a voulu qu'elle soit un monde clos et concurrent, dominateur et conquérant. Tous les princes, prélats papistes, empereurs, dictateurs, ont rêvé de leur Europe rassemblée, fermée sur ses frontières bien que l'espace européen soit un continent sans barrière. L'Europe est un rivage, elle n'est pas un continent. Ouverte par la nature, sa nature sera de demeurer ouverte dans un monde où la circulation des idées, des images, des hommes, des marchandises et de l'argent, devient incessante fébrile et nécessaire. Prenons garde: les idées guerrières nationales, les ramifications mafieuses, les perversions de la drogue, le terrorisme ("bombe atomique du pauvre") seront pour longtemps des menaces sur notre espace de libertés. Pourtant, nous reviendrons "vainqueurs au vieux pays" quand nous en aurons fini avec les guerres civiles européennes. Nous avons les institutions, les hommes de bonne volonté, les moyens, les idées, la volonté d'en finir avec ces conflits qui ne sont en rien fondateurs!

Quelques éléments bibliographiques :

"*Fondations of Psychohistory*" Lloyd deMause, New York 1982

"*La Colombe assassinée*" Henri Laborit, Grasset 1982

"*Le peuple serbe en Yougoslavie dans les Balkans et en*

Europe" Colloque de l'Université de Nancy II, 6,7 décembre 1990.

"*Vie et mort de la Yougoslavie*", Paul Garde,

ARTICLES

Fayard, 1992

"Yougoslavie, la stratégie de l'aveuglement"

V. Dimitrijevic, *L'Age d'Homme*, 1992.

"Yougoslavie, la coûteuse myopie de la

Communauté internationale, L'age d'Homme, 1992.

"La Serbie en plein désarroi", Catherine

Lutard in *le Monde Diplomatique de juillet 1992*.

"Du projet d'union libre à l'étouffement des différences", Catherine Samary in *Le Monde diplomatique de juillet 1992*.

"The Gulf war as Mental Disorder" by Lloyd de Mause in *"The Journal of Psychohistory"* Vol.19,N°1, Summer 1991.